

Offprint from

Studia Chaburensia

Edited by Hartmut Kühne

Editorial Board:

Peter M.M.G. Akkermans, Eva Cancik-Kirschbaum,
Florian Janoscha Kreppner, Karen Radner

Volume 1

2010

Harrassowitz Verlag · Wiesbaden

Dūr-Katlimmu 2008 and Beyond

Edited by Hartmut Kühne

2010

Harrassowitz Verlag · Wiesbaden

Scientific Committee:

Dominik Bonatz, Dominique Charpin, John Curtis, Jean-Marie Durand, Jesper Eidem, Frederiq Mario Fales, Jörg Klinger, Maria Grazia Masetti-Rouault, Stefania Mazzoni, Peter Miglus, Adelheid Otto, Simo Parpola, Peter Pfälzner, Nicolas Postgate, Michael Roaf, Stefan Seidlmayer, Daisuke Shibata, Chikako E. Watanabe.

The series will consider contributions in the following fields:

- History, with an emphasis on regional, local, and micro-historical approaches.
- Archaeology, with an emphasis on studies on material-cultural phenomena from excavation contexts and on functional analysis.
- Environmental studies, with an emphasis on the reconstruction of rural and urban landscapes and their development in relation to the natural conditions.
- Settlement history, with an emphasis on the development of settlement patterns and systems.
- Social studies, with an emphasis on rural communities, their organization and relationship to the central government; every day life and social systems.
- Publication of dissertations and other theses dealing with topics concerning these subjects.
- Publication of international and interdisciplinary conferences on topics concerning these subjects.

Manuscripts are to be submitted to the editor as word-documents, with figures as single jpg-documents with a resolution of at least 800 dpi. Languages: English, French, German (for other languages please contact the editor).

Address of the editor: Hartmut Kühne, Institut für Vorderasiatische Archäologie, Hüttenweg 7, 14195 Berlin, Germany.

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek
Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Bibliographic information published by the Deutsche Nationalbibliothek
The Deutsche Nationalbibliothek lists this publication in the Deutsche Nationalbibliografie; detailed bibliographic data are available in the internet at <http://dnb.d-nb.de>.

For further information about our publishing program consult our website <http://www.harrassowitz-verlag.de>

© Otto Harrassowitz GmbH & Co. KG, Wiesbaden 2010

This work, including all of its parts, is protected by copyright. Any use beyond the limits of copyright law without the permission of the publisher is forbidden and subject to penalty. This applies particularly to reproductions, translations, microfilms and storage and processing in electronic systems.

Printed on permanent/durable paper.

Typesetting: Tobias Schmidt, Berlin

Printing and binding: Memminger MedienCentrum AG

Printed in Germany

ISSN 1869-845X

ISBN 978-3-447-06209-1

Contents

Editorial Foreword.....	VII
Foreword	IX
Annie CAUBET, François POPLIN	
Réflexions sur la question de l'éléphant syrien	1
Grégory CHAMBON, Florian Janoscha KREPPNER	
Hohlmaßsysteme und deren „Standardisierung“ in Assyrien und Volumina von Gefäßkeramik aus Dūr-Katlimmu	11
Dominique CHARPIN	
An Old Babylonian Itinerary along the Ḫābūr.....	33
Jean-Marie DURAND	
Dur Katlim(m)u/Šēḫ-Ḫamad, how and why?.....	49
Frederick Mario FALES	
Production and Consumption at Dūr-Katlimmu: A Survey of the Evidence	67
Helmut FREYDANK	
Betrachtungen zur Weidewirtschaft in Dūr-Katlimmu.....	87
Anja FÜGERT	
Ein Pazuzu-Kopf und ein Tonverschluss mit Abdrücken eines Pazuzu-Kopfes aus Tall Šēḫ Ḫamad	101
Florian Janoscha KREPPNER, Heide HORNIG	
A Neo-Assyrian Chamber Tomb in Dūr-Katlimmu	107
Hartmut KÜHNE	
The Rural Hinterland of Dūr-Katlimmu.....	115
Maria Grazia MASETTI-ROUAULT	
Rural Economy and Steppe Management in an Assyrian Colony in the West.....	129
Christa MÜLLER-KESSLER	
Die aramäischen Verkaufsklauseln in den Beischriften.....	151
Marina PUCCI	
The Discovery of the City-Canal of Dūr-Katlimmu	163
Karen RADNER	
Neue neuassyrische Texte aus Dūr-Katlimmu	175
Hervé RECULEAU	
The Lower Ḫābūr before the Assyrians	187
Daisuke SHIBATA	
Continuity of Local Tradition in the Middle Habur Region in the 2 nd millennium B.C.....	217
Francelin TOURTET	
“Demons at home”	241

Editorial Foreword

This volume initiates a new series *Studia Chaburensia*. It will be devoted to the study of provincial regions with an emphasis on the development, change, and collapse of settlements, environment, economy, administration, and every day life in rural areas dependent on urban centres or not. Chronologically unlimited, the series will focus on the Assyrian and contemporary civilisations of the second and first millennia BCE. Geographically it will encompass Upper Mesopotamia as well as neighbouring regions.

January 2010-01-15

Dur Katlim(m)u / Šēḫ-Ḥamad, how and why?

Réflexions sur la logique d'une frontière sur le Habur

La présence d'un site archéologique majeur à l'emplacement du Tell Šēḫ-Ḥamad est – du point de vue de la documentation, voire de la géopolitique, mariotes – une réalité difficile à expliquer. Tout porte à croire que, à l'époque du royaume amorrite de Mari, ce n'était qu'un vaste *no man's land* entre quasiment le confluent du Habur avec l'Euphrate et le site de Qaṭṭunân dont on présume aujourd'hui l'emplacement au Tell Faghdami ; or, ce *no man's land* est exactement la zone où se trouve attesté ultérieurement Dur Katlimu.

Pourtant, si l'on constate – comme l'atteste l'actuelle recherche archéologique – que sous les niveaux médioassyriens du tell Šēḫ-Ḥamad se trouve une importante occupation paléobabylonienne, la réaction d'un spécialiste des archives mariotes est d'y chercher un des sites majeurs qu'il connaît : soit l'emplacement de Saggâratum – mais ce serait bien trop haut sur le Habur –, soit celui de Qaṭṭunân, mais il faudrait pour cela abandonner l'idée de mettre cette ville à Tell Faghdami, dont l'identification ferait dès lors problème ; d'autre part, Qaṭṭunân serait dès lors trop bas sur le Habur pour comprendre la géopolitique de l'époque de Mari, au moins telle que nous nous la représentons.

La seule façon de mettre en ordre la documentation actuelle, tant épigraphique qu'archéologique, est de penser que les « niveaux paléobabyloniens » de Dur Katlimu remontent en fait à la première époque du Hana, celle qui succède à Mari et que l'on peut effectivement considérer comme appartenant à la phase finale de l'époque paléobabylonienne.

La fondation d'une ville à cet endroit serait donc le fait de Terqa et l'on pourrait en distinguer le fait lui-même de sa dénomination. Le toponyme Dur Katlimu devrait, vu sa structure, comporter un nom royal, ou son avatar, « Katlimu », qui devrait faire référence à un monarque ou à un prince héritier. On en rapproche volontiers Dûr Igîd-Lîm. Le seul Igîd-Lîm que connaisse Mari amorrite est trop ancien et a laissé trop peu de traces dans la mémoire des bords de l'Euphrate pour que l'on comprenne pourquoi une ville aurait été dénommée d'après lui¹, d'autant plus que le toponyme n'est pas mentionné sous le règne de ceux qui devraient y faire référence naturelle comme Yahdun-Lîm ou Zimrî-Lîm. Il faut donc penser que la dé-

1 Il est bien dit dans *ARM I 3* (= *LAPU* 18 931 qu'Il'a-Kabkabû s'empara de « la forteresse de Yagîd-Lîm », mais le fait est vraisemblablement en référence avec la Dêr du Nord d'où Yagîd-Lîm fut chassé par une montée de la puissance d'Ešnunna, sans doute sous le commandement militaire d'Il'a-Kabkabû ; cf. *FM XIII, La Documentation mariote antérieure à la babylonisation*. Dans la syntèse historique de *MARI 4*, j'avais pensé à Šuprum, ce qui est une idée à abandonner désormais (cf. introduction de *FM XIII*). Il est encore moins vraisemblable qu'il s'agisse de ce qui devait devenir Dur Katlimu.

nomination de la ville ne remonte qu'au roi de Terqa, Igîd-Lîm² ou, au moins, à l'époque de son père, Išar-Lîm, lorsqu'il était prince héritier, donc chargé de la défense de la frontière où cette citadelle fut érigée. On voit en effet qu'Igîd-Lîm, encore prince héritier puisqu'il n'est que premier témoin dans un texte³ daté de son père Išar-Lîm, porte le titre de ugula ⁴mar-tu « commandant des Amorrites », ce qui devait être une importante charge militaire, peut-être la plus haute du royaume, équivalant dès lors à celle de gal mar-tu, « grand des Amorrites », de l'ancien royaume amorrite et qui désigne quelqu'un qui est à la tête d'un bataillon⁴.

Comme un toponyme en Dûr + NP peut changer de nom⁵, Dûr Yagîd-Lîm peut avoir à l'origine comporté un autre basilonyme ; la toute première fondation pourrait ainsi remonter à un autre roi de Terqa, antérieur. Cela n'est, pour l'heure, que pure supposition. En outre, il a pu y avoir hésitation sur l'emplacement où l'on devait construire la citadelle qui protégerait sur le Habur l'État euphratique : un texte du Hana énumère en effet dans la région les deux villes, Dûr Išar-Lîm et Dûr Igîd-Lîm, qui se présentent comme les lieux d'amont et d'aval d'un canal ouvert par Hammu-rabi de Terqa⁶ et qui devaient les relier. Il est vraisemblable qu'elles n'étaient pas très loin l'une de l'autre. Ce canal de dérivation du Habur était appelé Ibâl-pû-Gaš⁷ ; Tel devait donc être le nom du canal qui passait par Dur Katlimu. Il était sans doute en aval de Qaṭṭunân puisque cette ville est mentionnée dans un texte du même Hammu-rabi et ne semble pas encore déchuée. Il est difficile de savoir si tel était le prolongement de la *šadîm*, le canal parallèle au Habur, que Mari documente à l'époque amorrite pour la région de Qaṭṭunân. Dûr Išar-Lîm pourrait dès lors avoir été le lieu où se faisait la jonction entre les deux ouvrages d'irrigation.

- 2 Il reste à expliquer comment « Yagîd-Lîm » a pu donner « Katlim(m)u ». Les transcriptions modernes donnent autant Yagîd- que Yaggid-/lggid-, mais en fait il y a suffisamment d'attestations pour admettre que l'absence d'une écriture *ig/ya-ag-gi-id- devient signifiante. Une dérivation à partir de GûD, var. dialectale GîD (Huf-fmon) est sans doute meilleure que celle à partir de NGD (Dossin). Or, on sait que localement un NP en Ya- peut se trouver sous une forme en A- initiale et que les vocalisations verbales utilisées par les Bédouins n'étaient pas celles des sédentaires. Il est possible que /duragudlimu/ ait évolué phonétiquement en Durgudlimu, surtout si le sens étymologique du NP a été perdu par des gens qui pratiquaient un dialecte différent. La forme finale Magdola pourrait rendre par une formation en *ma-* le vieux syntagme en Dûr- et montrer que l'on opérerait à partir d'une racine sentie comme GDL. On notera la remotivation Dûr (a)dûk-lîm « Fort : 'J' (en) ai tué 1000' » de l'époque néoassyrienne ou /agûd/ est changé en /adûk/.
- 3 Il s'agit du texte n°10 republié dans A. Podany, *The Land of Hana*, p. 125.
- 4 Le terme est même traduit par « généralissime » ce qui devait certainement être très proche de la réalité lorsqu'il s'agissait du frère du roi local (Ida-Maraş) ou lorsqu'il semble qu'il n'y en ait eu qu'un seul à porter le titre dans le royaume (Alep).
- 5 On le soupçonne pour des toponymes du Haut-Moyen-Euphrate comme Dûr Sumû-êpuh et Dûr Samsî-Addu où chaque roi a pu actualiser le toponyme grâce à son nom. Il a pu en être de même pour des villes comme Dûr Dâdu-ša et Dûr Ipiq-Addu (le premier étant fils du second), à la frontière avec Ešnunna. Cela est sûr, en tout cas, pour Dûr Yahdun-Lîm et Dûr Yasmah-Addu dans la région de Mari qui désignent la même ville.
- 6 Cf. le n° 13 de l'édition précitée de A. Podany, p. 135. Il s'agit d'un nom d'année. Cet Hammu-rabi est postérieur à Igîd-Lîmu.
- 7 Le nom du canal fait problème. On a lu jusqu'ici unanimement « Habur-ibâl-Bugaš » ce qui ne signifie rien, même pas « le Habûr est le maître de B... », ou son inverse « B... commande au Habur », Bugaš, inconnu, étant tenu pour un mot cassite, sans doute à cause de sa finale en -aš ? On attendrait une forme ibêl ou ibe'il. En fait Habur qualifie le terme canal qui le précède et il faut comprendre « canal sur le Habur », suivi du véritable nom qui est /Ibâlbugaš/. *Ibâl+* nom de parenté ou théonyme est très bien attesté dans l'onomastique de l'Euphrate en première position ; d'autre part, *pû* + Nom divin est aussi très bien attesté (cf. *OLA* 162, p. 657, s. v. pî). On peut ainsi se demander si le nom de ce canal n'est pas à comprendre « Forte est la parole (l'embouchure ?) de (du ?) Gaš ». « Gaš » devrait être la forme absolue du nom d'un dieu local, ou d'un lieu ; peut-être le troisième dieu du « pays de Mari » qu'atteste la lettre retrouvée à Ougarit et publiée par S Lackenbacher (*RSO* VII, p. 101) pourrait-il se lire ⁴ga'-šu mé-ri = le dieu Gaš(š)u de Mari ; pour d'autres explications, cf. L. Marti, *BBVO* 20 sous presse. Il peut être fait allusion à ce canal

L'examen de la documentation montre assez bien que l'importance de Dur Katlimu et l'éclipse de Qaṭṭunân sont deux faits reliés entre eux. Il apparaît également que cela permet d'opposer deux époques, celle du royaume de Mari et celle du royaume de Hana, c'est-à-dire deux façons différentes d'exercer le pouvoir sur les bords de l'Euphrate.

Pour comprendre l'évolution des structures urbaines sur le cours du Habur inférieur, il est donc utile d'examiner d'abord la politique menée par Mari concernant sa frontière septentrionale, celle du moins qui s'établissait sur le Moyen-Habur.

A. La période de Mari : une avancée vers le nord

Les rapports du royaume de Mari avec le Nord (surtout l'Ida-Maraş puisqu'il s'agit de la partie occidentale de la Haute-Djéziré) dépendent de la compréhension de sa frontière avec cette nébuleuse changeante de royaumes vassaux. Cela suppose que l'on essaie de situer la série de villes qui sont à la jonction des deux zones.

a) La question de Tarnip et de Qirdahat

a.1. Parmi les régions qui sont sous la puissance du roi de Mari, il faut distinguer celles qui sont administrées directement au nom du roi et celles qui reconnaissent la suzeraineté de Mari mais ont leur administration propre.

Deux lettres de la correspondance de la princesse mariote Inib-šarri sont fondamentales pour comprendre où dans le Nord s'arrêtait cette autorité directe du roi de Mari. Son époux, Ibâl-Addu, le roi vassal d'Ašlakkâ, avait manifestement fait des promesses fortes concernant sa femme, une princesse de Mari, mais il s'en sentit libéré au moment de quitter la zone où se trouvaient les autorités mariotes : cela se passa au delà de Hasséké, lorsque la caravane s'engagea en Haute-Djéziré, remontant apparemment un des oueds qui lui permettaient de regagner le piémont du Ṭûr-^c Abdîn.

(1) *ARM X 76 = LAPO 1243* : « Une fois qu'il a eu franchi (*etêqum*) le Habur, il a oublié ce que mon seigneur lui avait recommandé⁸. »

L'emploi du verbe *etêqum* est important parce qu'il indique clairement le franchissement de la rivière, laquelle servait donc de frontière.

à l'époque médioassyrienne dans le texte, *Die Mittellassyrischen Briefe aus Tall Šēh-Ḥamad*, BATSH 4/1, n°8 : 33', édité par E. Cancik, où il est dit : a-meš a-ba-ta-aq, lu a-meš ša hi-ri-ši ù lu na-qu-ri gab-bu e-šu = « je couperai les eaux, mais tant les eaux des fossés que celles de dérivation sont toutes peu abondantes ». Dans son commentaire E. Cancik pose un terme **naqquru* ou **naqûru* non attesté, pour lequel elle suppose un sens géologico-topographique « Geländeeinschnitt », c'est-à-dire « Graben, Kanal » Il vaut mieux supposer ici un infinitif D qui est attesté avec le sens de « creuser le sol ». Cela appelle à une intéressante comparaison car il existe une sorte de canal à Mari que j'ai posé jusqu'ici *takkirum* et que j'ai compris comme un canal de dérivation (cf. *LAPO 17*, p. 581) en prenant le terme comme construit sur NKR D, mais qui, désormais, pourrait être plutôt interprété comme *taqqirum*. Une formation en *ta-* suppose bien une dérivation sur la forme D de la racine, attestée justement ici. Sinon, il faudrait penser que *naqquru* doit être interprété en référence à un plus ancien *nukkurum* (cf. W. Mayer, *Untersuchungen zur Grammatik des Mittellassyrischen*, AOAT 2, 1971, p. 9 citant *it-ta-ba-bu-ku₁₃* [KUM = qû] ; il faudrait lire, dès lors, *ša nu-ku₁₃-ri* dans le texte édité par E. Cancik). Cela fera l'objet d'un réexamen ultérieur.

8 L. 12-13 : *Iš[tu id h]abur {KI}, itiqu wurf[i bêli-ia], izzib-ma* avec la note de *LAPO 18*, p. 467 : « la zone d'administration directe de Zimri-Lim s'arrêtait à Hasséké, Ṭābatum se trouvant effectivement au sud ... de l'actuelle ville syrienne. Une fois cette région franchie, on entrait dans la Haute-Djéziré, parcours des nomades... »

(2) *ARM* II 113 = *LAPO* 18 1244 : « Or, moi, j'avais répondu ceci à mon seigneur : «une fois qu'il aura franchi (*etêqum*) le Habur, il laissera derrière lui ce qu'il avait dit à mon seigneur.» Il a confirmé ce que j'avais dit à mon seigneur. Lorsqu'il eut atteint Tarnib, il a dit : «Maintenant que tu as rencontré ton maître, va donc ! c'est ton maître qui doit te faire entrer à Ašlakkâ⁹ !» Alors, il m'a fait entrer à Nahur, dans le pied-à-terre qu'on m'a attribué¹⁰ ! »

D'après la comparaison entre les deux documents il paraît évident que Tarnip¹¹ était le point sur le Habur, où le roi d'Ašlakkâ, Ibâl-Addu, sentait qu'il rentrait chez lui.

a) Comme Tarnip ouvrait sur le Habur la route pour Ašlakkâ, il est raisonnable de penser que cette ville était au débouché d'un oued qui y menait.

b) On ignore la situation exacte d'Ašlakkâ, mais le terme de la route qui suit le Habur de Magrisâ jusqu'à Tarnip, telle qu'elle est indiquée par A.1053, indique le plein Ouest avec la mention de Salluhân. Or le premier oued conséquent à rejoindre le Habur à l'ouest de Hasséké se trouve être le Zerqân. Tarnip devrait ainsi se trouver à son confluent¹², le deuxième confluent encore plus à l'Ouest étant celui du Djurdjub où D. Charpin placerait Salluhân.

c) Il ne faut pas mettre Tarnip trop à l'Ouest car nous savons en outre que cette ville jalonne la percée d'Ešnunna sous son roi Narâm-Sîn en direction d'Ašnakkum qui apparaît, de plus en plus, devoir être à Chagar Bazar. Cette opération qui ne nous est plus connue que par un nom d'année est sans contexte historique¹³, mais il est vraisemblable qu'Ešnunna avait entrepris dans un premier temps de contrôler la route transversale allant du Sûhum au Habur, celle-là même qu'étudie L. Marti à propos de l'attaque par le Sûhum du « pays de Mari », soit la région de Tabete, au sud de Hasséké¹⁴. La prise de contrôle d'Ašnakkum

- 9 Il y a une ambiguïté dans le texte et, certainement, un jeu de mot de la part d'Ibâl-Addu. Inib-šarri a effectivement deux *belî*, son père et son époux. Le propos peut dès lors se comprendre comme « Tu as trouvé (maintenant) ton maître, car tu n'entreras à Ašlakkâ que si je le veux bien » ou « Tu es allée rencontrer ton Maître (père) : que ce dernier te fasse entrer à Ašlakkâ, s'il en a les moyens. »
- 10 L. 8-19 : *Û anâku bêlî kiâm âpul, umma anâku-ma id habur^{ki}, ittiq-ma awât bêli-ia, ana warki-šu inandi, awâtam ša ana bêli-ia aqbû, iktûn kîma Tarnip^{ki}, ikšudu umma šû-ma, kîma bêl-ki tamhurî, alkî bêl-kî-ma, ana Ašlakkâ^{ki}, lîšêreb-ki û ana ešri-ia-m[a]*, ana Nah(h)ur ušêriban-ni.*
« Le pied-à-terre qu'on m'a attribué » rend *ana išri-ya*, « dans mon *išrum* » ; pour ce sens, cf. *Documents de Mari antérieurs à la babylonisation, FM XIII*, commentaire au sceau de Bannum. Nah(h)ur est effectivement une zone de pouvoir mariote dans le Nord, distincte d'Ašlakkâ.
- 11 Pour Tarnip, cf. en dernier lieu, D. Charpin, *OBO* 160/4, p. 131, n. 569 et note ci-dessous.
- 12 Cf. la localisation précise donnée par D. Charpin à propos de l'édition de A.1053, *BBVO* 20 sp : « À lire simplement ce passage, on en déduit que Tarnip est un lieu où l'on franchissait le Habur, et on pourrait même situer la ville sur la rive gauche de celui-ci. Dans cette lettre, il est question du retour d'Ibâl-Addu et de son épouse à Ašlakkâ ; dans la mesure où l'on admet avec M. Guichard une localisation d'Ašlakkâ sur le cours supérieur du Sârûm et où on accepte l'identification de celui-ci avec le wadi Zerkan (Guichard 2006), il me semble que la localisation de Tarnip au confluent du wadi Zerkan avec le Habur est une hypothèse logique. »
- 13 Cf. déjà en ce sens, A. Goetze, *JCS* 7, 1953, p. 59 et n.b, avec renvoi à R. Kraus, *JCS* 3, 1951, p. 46 sq. L'année est attribuée à Narâm-Sîn parce qu'elle apparaît dans le contexte de *BIN* VII 80. Il est intéressant de constater qu'une garnison d'Ešnunna semble toujours s'y trouver au début du règne du roi de Mari Yahdun-Lîm ; cf. *ARM* XXX, p. 187, comm. à XXII 160 et n.*. Yahdun-Lîm a ainsi dû être contemporain de Dannum-tâhâz d'Ešnunna, successeur de Narâm-Sîn et placé entre ce dernier et Dâdu-ša, fils de Narâm-Sîn, lequel a été largement contemporain de Samsî-Addu ; cf. D. Charpin, *OBO* 160/4, p. 389.
- 14 *BBVO* 20 à paraître.

était, dans cette logique, une tentative, en contournant Aššur, de s'assurer une pénétration directe vers le Nord-Ouest, peut-être en direction de l'Anatolie, dont les routes appartenaient au commerce paléoassyrien¹⁵.

d) Un lien entre Tarnip et Ašnakkum est encore perceptible dans *ARM XXVIII 103* où l'on voit le *merhûm*, donc le chef des Bédouins bensim'alites, faire évacuer Tarnip par Šadûm-labu'a, roi d'Ašnakkum. Cela jauge dans la région la zone politique d'Ašnakkum. Or, à l'époque de Zimrî-Lîm, Tarnip était un endroit où les Bédouins bensim'alites ne pouvaient pas tolérer que s'installent des puissances du piémont du Taurus, car c'est par là que passait leur grande route moutonnaire¹⁶.

e) L'extension de la zone d'Ašnakkum jusqu'à Tarnip ne devait plus être, à l'époque de Zimrî-Lîm, qu'un souvenir de sa grandeur passée. Cela explique en tout cas pourquoi, dans le souvenir local, royaume d'Ašnakkum, dans le Taurus, et zone de Dêr, à l'est du Balih, étaient comprises comme des puissances mitoyennes et associées¹⁷. Elles devaient représenter au début du II^e millénaire deux puissances en contact qui n'étaient pas séparées par une grande distance, comme on le croirait volontiers à la lecture de la documentation de l'époque de Zimrî-Lîm.

f) Il faut donc postuler l'existence d'une route directe Ašnakkum-Tarnip alors que l'on aurait tendance à privilégier le cours du wadi Dara reliant Chagar Bazar au Djaghdjadh, laquelle est toujours attestée d'après la carte de Peutinger. Cette route vers Tarnip devait représenter une portion du parcours des troupeaux de la région du piémont-sud du Taurus vers le cours du Habur et, par delà, vers le piémont-nord du Djebel 'Abd-el-Azîz. C'est la possibilité de l'utilisation de cette transversale qui devait déplaire au *merhûm* bensim'alite qui, au départ de Dêr, regardait plutôt vers l'Est tigrin.

Pour ce qui est de l'époque de Zimrî-Lîm, apparaît comme dépourvu de villes le cours du Habur dans l'axe « Dêr du Balih à Qirdahat » (région de Hasséké). Comme l'a remarqué D. Charpin, deux lieux dits de la région, Appârûm et Yahasân, portent des désignations qui n'en font pas des lieux peuplés : « Marécage » et « Endroit abandonné » (cf. l'arabe *wahš* « dépeuplé ») ; cette dernière dénomination est en accord avec d'autres comme Harbû « Ruines », qui ont dû être données à des lieux dont la dénomination antique avait dû être perdue par le souvenir local. Bertille Lyonnet qui a effectué un survey dans ces régions les a décrites comme ne comportant pas de tells majeurs à l'époque dite du *Habur ware*.

Il est dès lors digne de remarque que Tarnip soit une ville tout à fait absente de notre documentation. Comme le remarque encore D. Charpin, on ne la trouve quasiment que dans les textes datés de Yahdun-Lîm, lorsqu'il a accompli un périple par le nord du Djebel 'Abd-el-'Azîz. Dans *ARM XXX*, j'ai souligné que, ce faisant, il avait encore trouvé sur place une garnison ešnunnaïenne avec laquelle les contacts ont été apparemment amicaux¹⁸, Yahdun-Lîm ayant alors de bonnes relations avec le roi d'Ešnunna. Cette garnison a dû être expulsée par les forces de Samsî-Addu après sa victoire sur Yahdun-Lîm. Les combats pour s'emparer de

15 C'est précisément Narâm-Sîn d'Ešnunna qui força Samsî-Addu à quitter Aššur pour se réfugier en Babylonie ; cf. *OBO* 160/4, p. 131, n. 568. On peut imaginer que la montée vers Tarnip et l'attaque sur Aššur faisaient partie du même plan politique de la part d'Ešnunna, même s'il est difficile de les situer chronologiquement l'une par rapport à l'autre.

16 Cf. *Amurru* 3, p. 129-134.

17 Cf. *FM XIII*, à partir de M. Guichard, « Le Šubartum occidental à l'avènement de Zimrî-Lîm », *FM VI*, p. 126, n°6.

18 Cf. *ARM XXX*, p. 188.

ce qui était, somme toute, un point névralgique de la Djéziré de l'Ouest ont du ruiner définitivement la ville. Cela expliquerait sa totale disparition par la suite, sa seule mention n'étant qu'une étape dans des itinéraires, d'une troupe ou de troupeaux.

a.2. Il n'en est pas exactement de même pour Qirdahat. A.1053 la place également sur le Habur, avant Tarnip. L'intérêt de la mettre dans la région de Hasséké, comme le fait D. Charpin, explique qu'elle ne soit que peu mentionnée sous le RHM car elle se trouverait ainsi excentrée par rapport aux routes normales des contacts entre le cœur du RHM et la région de Mari. Elle apparaît ainsi dans un des itinéraires vers l'Ouest depuis le cœur de son royaume, qu'envisage Samsî-Addu. Il est très remarquable qu'à cette occasion la route définisse un parcours Qirdahat → Dêr → Malhâtum, Cette route devait emprunter d'abord le cours du Habur, puis le piémont nord du Tûr 'Abdîn. C'est celle qu'avait déjà suivie Yahdun-Lîm lorsqu'il a contourné le Djebel 'Abd-el-'Azîz. Il n'est pas sûr qu'aller de Dêr à Tuttul, suppose que la route rejoigne à un moment donné le Balih, mais elle devait plutôt passer par le mont Yamîs¹⁹.

Le lien très fort de Qirdahat avec Ašnakkum est tout à fait visible par le fait que sa *têbibtum* s'est accomplie à Chagar-Bazar²⁰. Plutôt que d'y voir, comme j'ai moi-même été tenté de le faire jusqu'à présent, la preuve que Qirdahat se trouvait dans le Nord, il faut sans doute y trouver un autre témoin de la grandeur passée d'Ašnakkum dont la puissance au Sud atteignait ainsi Tarnip et Qirdahat, qui représentaient ses deux débouchés sur le Habur. Qirdahat lui permettait de contrôler le wadi Khanzir comme Tarnip lui assurait la maîtrise du Zerqân. Ašnakkum a dû ainsi être au début du deuxième millénaire la puissance dominante de l'Ouest de la Djéziré et son territoire représentait sans doute un royaume considérable. On peut supposer que sa puissance s'était établie sur les ruines du royaume d'Urkish qui avait dû être localement dominant à la fin du III^e millénaire av. n. è.

Ce grand royaume d'Ašnakkum a dû être concomitant de la fin de la (seconde) dynastie des *Shakkanakku* de Mari et sa déchéance contemporaine du pouvoir de Yağîd-Lîm (à Dêr ?) et de celui de Yahdun-Lîm (à Mari) ; il a dû tomber sous les coups d'Ešnunna, d'abord, de Samsî-Addu, ensuite. Ešnunna, elle-même, a dû alors perdre tout espoir d'étendre son emprise vers le Nord. Nous ne savons plus où s'est passée la bataille décisive qui a donné accès à la route de Mari, mais il a pu y avoir une coalition de rois autour de Yahdun-Lîm pour soutenir le parti d'Ešnunna²¹.

Comment se situait la frontière entre région du Habur et une telle Haute-Djéziré ?

a) Dans un texte en écriture antérieure à la babylonisation apparaît le nom de Qaṭṭunân²², mais il est difficile de savoir si ce qui est une opération commerciale est antérieur à Yahdun-Lîm ou de son époque. Le texte a des caractères récents. Il est vraisemblable que

19 Cf. *Amurru* 3, p. 127, n. 93.

20 Cf. *FM* V, p. 53-55. Le fait qu'à l'époque de Zimrî-Lîm, les rois de Susâ, d'Isqâ et Qâ, d'Ašlakkâ, d'Ašnakkum et de Talhâyum rappellent l'antiquité de leur alliance avec Yahdun-Lîm montrent que la puissance d'Ašnakkum n'avait pour ainsi dire pas survécu à la percée d'Ešnunna.

21 Cf. *MARI* 4, p. 16 (D, S.24-3 f : 4'-7', quoique le texte ne se laisse pas bien reconstruire (12 lugal-meš i-[na til-la-at] 'ia-ah-du-un-[li-im ir-du] ?). Pour la trahison d'Ašnakkum, passée aux côtés d'Ekallâtum, cf. M. Guichard, *FM* VI, p. 128, n°6 : 13-16.

22 Cf. *BBVO* 20 sous presse.

si, en quittant Dêr, les Bensim'alites sont descendus jusque sur l'Euphrate, c'est qu'ils ne pouvaient pas rester plus haut, alors qu'à l'époque ultérieure Qaṭṭunân est pour les Bédouins une région d'habitat privilégié. De fait, si une garnison d'Ešnunna est bien implantée à Tarnip, il faut supposer qu'elle est à même de maintenir des rapports directs avec cette région, donc qu'elle contrôle la route transversale du Sûhum à la zone de Ṭābatum. Il paraît logique de supposer qu'Ešnunna contrôle de même la zone de Qaṭṭunân et c'est sans doute le *no man's land* entre Qaṭṭunân et l'Euphrate mis en évidence ailleurs qui a mis les Bensim'alites à l'abri.

b) La région qui avait Dêr comme centre a dû être perdue sous Yagîd-Lîm puis retrouvée sous Yahdun-Lîm²³. Lors du retour, depuis Mari, des Bensim'alites, on voit que Yahdun-Lîm organise la région à l'Occident du royaume d'Ašnakkum : ses vassaux sont sous la menace de Carkémish²⁴, ou à Talhâyum où il installa ce qui correspond à un *hazzanum* en termes de l'époque qui l'a suivi²⁵. Il est ami avec des princes dont le territoire correspond en gros à l'Ida-Maraş occidental et du centre. C'est depuis Nagar qu'il attaque les possessions de Šamsî-Addu. Il possède donc certainement Qaṭṭunân. Il semble avoir de bonnes relations avec Andarig (commerciales) et avec Kurdâ (familiales proches). Plus qu'une frontière, c'est un front qui est dressé contre la puissance qui s'est installée dans la partie orientale dessinée par le triangle : Šubat-Enlil-Aššur-Ekallâtum.

En revanche, Qirdahat a dû devenir une grande forteresse du RHM, qui défendait le confluent du Djaghdjagh et du Habur. C'est à ce titre qu'elle a été attaquée par Zimrî-Lîm comme Kahat et Ašlakkâ car ces trois villes définissaient une ligne de défense du RHM vis à vis de l'Ouest. Cela explique peut-être que Qirdahat ait été non seulement prise mais détruite et sa population déportée : c'était une des conditions pour établir un parcours Ouest-Est pour les troupeaux bensim'alites²⁶. La prise de Qirdahat et sa destruction semblent avoir été l'un des hauts faits de l'établissement du pouvoir bensim'alite dans la région du Nord.

b) Les villes mariotes du Habur moyen à l'amont de Ṭābatum

Il est important de préciser maintenant la situation de plusieurs villes clefs qui devaient être autant de places généralement fortes, où devaient stationner des officiels mariotes, marquant ainsi les endroits où commençait l'administration directe de Mari.

b.1. La situation des villes de Tehrân et de Zilhân

(a) La ville de Tehrân était une ville forte (*dan*²⁷). Il ne faut donc pas lui chercher un site d'importance secondaire. Comme le toponyme n'apparaît plus à l'époque ultérieure à Mari, il doit s'agir d'un cas de redénomination et la ville a dû recevoir un autre nom. Pour ce qui est de sa situation, *ARM XXVII 65* apporte un renseignement intéressant : parlant de quelqu'un qui doit aller vers Andarig en provenance de Šubat-Enlil, qui fait donc un grand détour pour

23 Cf. *FM V*, p. 53 : « Déjà dans le passé, Yahdun-Lîm contint les forces étrangères (*habbat[am]*) et les fit sortir de l'intérieur du Pays... ».

24 *ARM I 1 et 2*. Abî-Samar était sans doute le roi de Hanzat (= Šubat-Šamas').

25 *ARM XIII 143*= *LAP O* 16 303.

26 Cf. *Amurru 3*, p. 129-134.

27 *XXVII 169* : 14. M. Birot comprend qu'on rassure Zimrî-Lîm sur la « solidité des remparts de Tehrân ».

ne pas passer directement par le Sindjar, le gouverneur de Qaṭṭunân précise que, partant de Ṭābatum, il a gagné « le *Rapšum* qui se trouve à l'amont de Tehrân » et qu'il a gagné de là Andarig sans se faire voir, par la route de la steppe²⁸.

Rapšum n'est pas une localisation ponctuelle comme un lieu dit mais une structure géographique. Il signifie de fait au propre une « chose large », comme le cours d'un oued lorsqu'il conflue²⁹. Une telle réalité géographique constitue effectivement une route naturelle par laquelle on peut s'avancer dans les terres qui dominent la vallée fluviale en suivant une moindre pente. Or, il n'y a que deux structures dans la région qui pourraient être appelées du nom de *rapšum*, c'est le wadi Ramal et le wadi Abu Fijé, se dirigeant vers le piémont du Sindjar. Le wadi Ramal est le plus au nord, donc la première possibilité de gagner le Sindjar pour quelqu'un qui est pressé. Il se trouve de plus, à une dizaine de kms au nord du Tell 'Ajaja qui marque l'emplacement d'une ville importante, connue à l'époque moyenne sous le nom de *Ša dikanni*. On postulera donc que c'était Tell 'Ajaja qui était appelée Tehrân à l'époque amorrite.

C'est là qu'établit sa frontière sud le prince de Abî-ilî, soit d'une région qui jouxte celle de Hasséké, comme le montre A.4182, édité comme *FM VI 18* :

« Ma frontière (*pa-ṭa-ia*) – c'est Yahdun-Lîm qui l'avait délimitée pour mon père – je l'ai fixée à Tehrân³⁰. Moi, je suis comme mon Père ; la maison de mon Père n'est pas humble (*ûl wašer*). Mon district est un parcours de transhumance (*nighum*) pour ton district. Les gens d'Isqâ, de Qa'â, d'Ilisum et les Yarihéens sont tes serviteurs. (Ce sont) des pasteurs (qui) se sont montrés désagréables avec des pasteurs³¹. »

Le fait que le prince d'Abî-ilî descende si bas pouvait effectivement irriter le roi de Mari qui devait considérer la région de Hasséké comme sa limite ; la promesse que son territoire constituait le *nig'um* de Zimrî-Lîm revenait, de fait, pour le vassal à affirmer que son territoire faisait partie des terres par où les Bensim'alites pouvaient passer, ce qui était le cas, surtout dans la seconde partie du règne de Zimrî-Lîm³².

28 XXVII 65 : 6-13 : *Ištu Šubat-Ellil ušêm-ma, šalim û ana Ṭābatim ikšudam, Ištu Ṭābatim itbêm-ma, ana Rapšim ša elênum, Tehrân ikšudam-ma, û ištu Rapšim itbê-ma, qâšam-ma ana Andarig, ipzir.*

29 Pour ce sens, cf. *Amurru* 3, p. 132-133. Le *CAD R*, p. 163a-b, a catalogué des emplois de *rapšum* et *rapašum* comme toponymes. Dans *Iraq* 23, p. 37, ND.2618, la présence de Kahat pourrait faire penser que le uru *rapšû* renvoie à la même réalité que celle de l'époque amorrite, comme le uru *sa-ma-lî* (l. 4') pourrait toujours attester la présence de l'ethnie bensim'alite. La présence probable de uru *ha-ra-du* (l. 10') pourrait indiquer la transversale allant jusqu'à l'Euphrate moyen inférieur ; le texte serait une liste géographique de postes militaires ou d'approvisionnement, plutôt qu'une liste de villages d'un district, comme l'a compris l'éditrice.

30 Forme déclivée de Tehrân.

31 Cette notation signifie que le seul contentieux qui puisse exister entre les deux royaumes est le fait de gens portés naturellement à la querelle, non des raisons de politique fondamentale.

32 Mêmes conclusions d'après *ARM XXVII 169* : les Bensim'alites passent par Tehrân, apparemment en direction du Sindjar ; or leurs renseignements portent sur une zone territoriale qui va de Kahat à Tehrân, ce qui correspond à peu près à la même réalité que celle dont parle le prince d'Abî-ilî. *ARM XXVII 57* montre encore un découpage identique d'une zone allant de Kahat à Tehrân. Des textes comme *ARM XXVII 32* : 19' et *XXVII 37* : 13 semblent indiquer que la province de Qaṭṭunân proprement dite allait de Rahatum, tout au sud, à Tehrân, au nord. La région au nord de Tehrân ne devait donc pas encore concerner le gouverneur de Qaṭṭunân lorsque ces lettres ont été rédigées par Zakira-Hammu.

Or Tehrân était un grand centre religieux, dont l'influence s'étendait jusqu'à Saggâratum³³. C'était le siège du dieu Âmûm, un avatar du dieu infernal. Il est donc vraisemblable que toute cette région appartenait au dieu des Enfers³⁴. Le grand Kaukab n'est d'ailleurs pas très loin en amont et ce volcan aux pierres noires devait être senti de façon naturelle comme le domaine d'un dieu infernal.

(b) Z/Šilhân : le nom de ce toponyme a de bonnes chances de se lire Šilhân et de signifier « L'endroit pierreux » (šilh-ân³⁵)

À prendre de façon simple XXVII 28, on a la séquence Qaṭṭunân, Ṭâbatum, [Šil]hân³⁶, Dûr Zabîm, donc Šilhân était au nord de Ṭâbatum.

Šilhân formant une unité avec Ṭâbatum qui est au nord de Tehrân et avec Dûr Zabîm qui est à chercher à l'Ouest en direction de Dêr ne doit pas être sur le Kawkab comme j'ai été tenté de le faire mais doit baliser une nouvelle région du Habur que l'on veut rattacher en administration directe au royaume.

Si tell Taban est l'équivalent de Tell Ṭâbatum, il faut chercher Šilhân à son amont, sur un tell important. Un candidat pourrait être Tell Bderi dont Šilhân serait le nom au moins à l'époque amorrite.

b.2. La situation de Dûr Zabîm

1. « Dûr Zabîm » était relativement proche de Dêr (où étaient installés les scheichs Hammân et Baṣṣum) puisque ses gens pouvaient aller y faire la moisson et se procurer du grain comme le montre la lettre de Hammân, ARM XXVI 146 : 3 :

« J'ai réuni les habitants de Dêr pauvres³⁷ et, en un jour, ils ont moissonné le grain de Dûr Zabîm³⁸ ».

La lettre de Baṣṣum, ARM XXVI 247 : 10, montre également la proximité de Dêr de « du-ur za-bi-im » :

« J'ai dit : « Les gens de Dêr manquent de grain ». Mon seigneur m'a répondu : « Va et que l'on te donne 100 mesures (de grain) sur les « marmites » qui sont dans Dûr Zabîm³⁹. »

33 Cf. ARM XIV 10. Pour le culte de Tehrân, cf. ARM XXVII 57 et sans doute 59.

34 Il est possible que la figure récente de cet Âmûm, qui n'est plus mentionné par la suite, soit à chercher derrière celle du dieu Šulmânûm.

35 Šilhân est certainement apparenté à « Zalluhân » (Šalluhân) dont la formation rappelle celle de Qaṭṭunân. Le problème du sens du toponyme est délicat. D'après les parallèles ougaritiques, il s'agirait d'une racine SLḤ ; cf. *A Dictionary of the Ugaritic Language*, HdO 67/2, p.761, sv **slh**, nom d'un village au royaume d'Ugarit et **slḥu**, nom d'un pays, *ibid.*, p. 762. Ces termes pourraient être rattachés au *salhum* « zone horticole » de Mari ; ces formations ne sont cependant pas suffixées en *-ân*. Aussi est-il possible de dériver les toponymes de *s/šil'u « pierre » + -ân- « pourvu de » En arabe *šulla'* signifie « sol nu qui ne produit rien, rocher » et cf. l'hébreu *sela'* qui signifie le « rocher ». Le statut de la sifflante initiale est donc difficile à préciser.

36 Pour les traces, Terhân pourrait aussi bien convenir mais l'ordre géographique d'énumération serait anormal.

37 Cette lettre en provenance de Dêr montre des traits de langue déviants. Je change donc le « en conséquence » de la traduction de ARM XXVI, suivie par Heimpel (« I consequently assembled ») en *akî* pluriel de *akî*, pour lequel l'akkadien de Mari semble proposer normalement *makûm*.

38 *dumu-meš Dêr^{ki}, akî upahhir-ma, še'em ša bād Zabîm, ina 1 ûmim iṣîdû.*

39 *Ki'âm aqbi umma anâkû-ma, Dêrâyu še'am hašhû, bêlî ki'âm ipulanni, alik 1 me'at ina utul, [ša] ina Dûr Zabîm, [l]iḍdinûnikkum.*

Ce dernier texte semble montrer qu'il s'agissait d'un lieu où l'on pouvait trouver d'importantes réserves.

Mais en même temps ses moissons concernent aussi le gouverneur de Qaṭṭunân qui avait donc autorité sur la localité. Lorsque le gouverneur se félicite que la zone agricole qui va de Qaṭṭunân à Dûr Zabîm n'ait pas été touchée par les criquets, cela indique qu'elle formait une unité où les insectes dévastateurs auraient pu normalement progresser.

2. La ville semble avoir été un important centre agricole ; cela est encore montré par d'autres références : ainsi *ARM XXXVII 106* parle-t-il de son grain sur lequel s'est abattu un très violent orage⁴⁰, alors que *ARM XXVII 105 : 5* parle inversement d'un manque persistant de pluie⁴¹. Il faut donc supposer que c'était elle aussi une ville sur le cours du Habur, éventuellement sur un des oueds qui le rejoignent. Cette proximité des cours d'eau pourrait expliquer la fertilité de l'endroit qui semble néanmoins avoir besoin de l'apport supplémentaire des précipitations. De la même façon que Dêr a besoin pour ses troupeaux des salines de Malhâtum, la production agricole de Dûr Zabîm était nécessaire à une partie de sa population.

3. C'est une ville qui n'apparaît que dans certains textes, ceux de Qaṭṭunân ou de Dêr. Ils sont cependant assez bien regroupés dans le temps pour qu'il s'agisse d'une dénomination transitoire, comme c'est le cas de la dénomination Šehnâ pour Šubat-Enlil. De fait, elle est totalement absente de la correspondance des rois de Haute-Mésopotamie. On ne lui voit jouer aucun rôle militaire dans les multiples péripéties qui ont agité le Haut-Pays, ce qui ne devrait pas être le cas si c'était bien une place forte majeure. Or Qirdahat est peu et Tarnip pas mentionnées dans les textes de Zimrî-Lîm alors qu'elles sont des centres très importants de la zone Sud. On doit pouvoir envisager que Dûr Zabîm soit la redénomination de l'une des deux. Qirdahat, placée du côté de Hasséké, formerait une bonne unité agricole avec Qaṭṭunân, Šilhân et Ṭâbatum, mais serait trop loin à l'Est de Dêr qui doit être entre Balih et Habur. Il est donc plus vraisemblable que Dûr Zabîm ait occulté Tarnip dans les textes de l'époque de Zimrî-Lîm.

4. Quelle est l'origine de ce toponyme et que peut-il signifier ? Une dénomination en *Dûrum* ne doit pas être ancienne. M. Birot, suivi par W. Heimpel⁴², a proposé qu'il s'agisse du « Fort militaire », y retrouvant le terme *šâbum*. « *Dûr-* + un substantif » me paraît cependant exclu, car c'est *Till-* qui est attendu dans ce cas là. Pour cela je préfère interpréter la séquence comme signifiant « Forteresse de Zabi'um ». Zabi'um est assurément un nom royal selon la liste royale de Babylone (lu « Sabi'um ») mais une percée de Babylone dans la région où affirma ensuite son pouvoir Ešnunna, quoique théoriquement possible, n'est aucunement mentionnée par nos sources. L'événement historique, sans doute local, auquel doit se rapporter le toponyme est pour l'heure au delà de notre portée. Zabi'um peut avoir été un ancien roi d'Ašnakkum ou de Dêr.

40 ...aššum še'im ša bād^{ki} Zabîm/ ša ^dIM irhišu.

41 *Ištu pâna zunnû, ina bād Zabîm^{ki} ûl ibaššû.*

42 Cf. Heimpel, *Letters to the King of Mari*, p. 231 : il estime que son nom « Forteresse des troupes » indique que c'était l'endroit où stationnaient les soldats qui gardaient Dêr. Mais Dêr qui signifie « campement » avait certainement comme garnison ses propres habitants.

c) Le projet de nomination d'Itûr-Asdû à la frontière nord

Tous ces préliminaires géographiques sont nécessaires pour mieux apprécier une information essentielle, quoiqu'encore inédite, fournie par Itûr-Asdû au détour d'une de ses lettres⁴³. Alors qu'il était encore gouverneur de Saggâratum, donc gardant la porte du royaume vers le Nord, il y avait eu à Mari le projet momentané de lui confier un grand commandement qui allait de Dêr à Ṭâbatum, comprenant Šilhân, donc englobant la région du Habur à l'amont de Qaṭṭunân, laquelle s'arrêtait à Tehrân.

Ainsi le raconte-t-il lui-même, selon ARM XX 24 (A.3059) :

« Lorsque mon seigneur est retourné à Mari et [qu'il a fait le sacrifice d'Eštar], j'ai exposé devant mon seigneur mon rapport détaillé. Mon seigneur [m'a dit ainsi] : «Après la fête d'Eštar, je t'attribuerai la gérance⁴⁴ de Dêr, Šilhân et Ṭâbatum.» Mais à présent [mon seigneur] m'a installé à la fonction de gouverneur de Nah(h)ur⁴⁵. »

L'événement est donc immédiatement antérieur à sa prise de fonctions à Nah(h)ur au milieu de ZL 5'= 6. L'absence de Magrisâ comme une des villes clefs de la « province d'Itûr-Asdû » se comprend si elle était en fait la porte vers les régions à l'Est du Kawkab. Celle de Qirdahat est plus gênante, comme celles de Tarnip ou de Dûr Zabîm, mais on peut imaginer que la mention de Dêr à l'Ouest suffisait pour une mention rapide qui s'en tenait en fait aux deux extrémités de la nouvelle zone de commandement. Le texte parle d'ailleurs de remettre une région à son autorité (*ana qâtîm esêkum*), pas de l'en nommer gouverneur (*šâpîṭum*), ce qui sera le fait à Nah(h)ur. Certaines villes comme Qirdahat, par exemple, pouvaient très bien garder leur originalité politique.

Or, pourquoi à la fin de l'année ZL 4'= 5 pensait-on à Mari à créer un grand gouvernement dans ce qui se présente comme le cours du Habur autour de l'Hasséké actuelle, allant jusqu'à Dêr vers l'Ouest ? Il est certain qu'y installer celui qui jusque là était le gouverneur de la capitale ou d'une place militaire majeure correspondait à une certaine vision géopolitique des rapports entre le royaume de Mari et la Haute-Djéziré. Or, la fin de l'an ZL 4' = 5 est un moment d'une grande importance : celui qui a vu le règlement de la guerre initiée par Ešnunna, la réalisation du grand recensement (*têbîbtum*) et la redistribution des terres benjaminites.

c.1. Cela revenait, à prendre les choses le plus simplement, *mutatis mutandis*, à la construction d'un limes défensif, une politique qui amenait à considérer le royaume comme une forteresse où se retrancher et à préserver contre les attaques du dehors, mais en établissant une sorte de glacis défensif qui protégeait les abords immédiats du royaume⁴⁶.

43 Ce document doit être publié par M. Guichard dans son édition de la correspondance d'Itûr-Asdû (ARM XX) et je le remercie de pouvoir préciter sa traduction du passage afférent. Voir pour l'instant les considérations de M. Guichard, « Nahur et la route des marchands assyriens à l'époque de Zimrî-Lîm », dans *Anatolia and the Jazira during the Old Assyrian Period*, J. G. Dercsen éd., p. 43-53.

44 L. 13' : *a-na qa-ti-ka e-si-ik*.

45 L. 14' : *a-na ša-pî-tû-tîm ša na-h[u-u]r^{ki} iš-ku-na-[an-ni]*.

46 La création de tels commandements *ad hominem* ne serait pas une nouveauté à Mari. Au moment de la guerre contre les Benjaminites, on voit s'établir une zone (qui semble n'avoir été que temporaire) de commandement militaire, visant à contrôler la rive gauche de l'Euphrate, entre Halabî et Terqa : c'est le *halšum* d'Iddin-Annu ; cf. ARM XXVI/1, p. 126.

C'était là certes une politique traditionnelle : Sumu-Yamam avait fermé le royaume, à en croire les libellés d'années qui nous restent de lui⁴⁷, à Halabât et à Saggâratum. Cette dernière, centre militaire très important, portait d'ailleurs un nom (« Fermeture⁴⁸ ») apparenté à celui du Sindjar ; elle était vraiment une porte du royaume. Il est possible que sa création n'ait remonté qu'à Sumu-Yamam⁴⁹.

Pour ce qui était de l'époque antérieure, celle de son père Yahdun-Lîm, on voit au contraire le roi de Mari dans sa lutte contre les Benjamins conquérir Samânum, fonder Dûr Yahdun-Lîm peut-être destiné à être le nouveau centre administratif⁵⁰, attaquer ensuite Tuttul dont le roi de Mari se prétendit roi⁵¹. On a l'impression, en lisant ses noms d'années, d'une politique ambitieuse et dynamique, qui l'a amené jusqu'au Liban à travers le désert, bien plus expansionniste que sacrifiant à des soucis obsidionaux.

c.2. On a déjà remarqué que Zimrî-Lîm ne s'est pas prétendu dans un nom d'année vainqueur d'Ešnunna, ce qui aurait été attendu, tout comme Ibâl-pi-El II, lui-même, aurait pu également le faire⁵². Il est possible qu'il y ait eu une sorte de match nul entre Mari et Ešnunna.

Le roi de Mari a procédé alors à une répartition nouvelle des terres benjamins ; c'est de ce moment là que datent les lettres de récrimination de leurs princes, retour d'exil. Il est vraisemblable qu'il y a eu alors de profonds changements dans le royaume, à propos desquels nous ne sommes pas toujours très bien renseignés⁵³.

Le roi de Mari a donc pu penser – ou certains de ses conseillers ont pu lui faire penser – qu'il convenait en ce moment de son règne de définir son royaume en le délimitant et en abandonnant toute idée d'expansion, ce qui aurait été une rupture avec la première partie du règne dont la politique était plutôt expansionniste. Il est possible aussi que la guerre avec Ešnunna qui avait entraîné deux fronts, l'un dans le Nord, l'autre sur le Moyen-Euphrate inférieur, ait coûté très cher en hommes et montré la vanité d'une politique trop ambitieuse et la fragilité

47 Cf. D. Charpin-N. Ziegler, *FM V*, p. 66 sq. La fortification de Halabât aurait précédé celle de Saggâratum. Voir *FM V*, p. 73. Cela pourrait faire interpréter la fortification de Saggâratum comme une tentative de Sumu-Yamam (qui, dès l'origine, était plus moins sous contrôle de Samsî-Addu) de se couper de celui qui était devenu son suzerain. Accepter l'établissement d'une garnison mariote à Saggâratum serait revenu pour Samsî-Addu à reconnaître *de facto* au mieux l'autonomie de Mari, au pire son indépendance. Il faut néanmoins estimer qu'en mettant la barrière à Saggâratum, Sumu-Yamam acceptait la coupure avec la région de Dêr d'où sa famille était originaire et, en tout cas, la perte de tout le cours inférieur du Habur, donc de la région de Qaṭṭunân, laquelle est pourtant mentionnée dans un texte *šakkanakku* d'époque récente.

48 Saggâratum, singulatif construit avec une formation analogue aux noms de métier, devait correspondre à *šigarum* de l'akkadien.

49 Pour l'importance de Saggâratum, cf. *BBVO 20* sous presse.

50 Cf. *BBVO 20* sous presse.

51 On voit Yahdun-Lîm en visite à Tuttul ; cf. J-M Durand-L. Marti, *RA* 98, 2004, p. 129. Un dossier de *ARM XXX* semble documenter en outre un grand tour de Yahdun-Lîm par le Habur et le nord du Djebel 'Abd-el-'Azîz ; cf. *XXX*, p. 181.

52 Cf. *OBO* 160/4, p. 206 sur les conditions de la paix. L'année de l'attaque est, en revanche, nettement documentée par un libellé belliciste dans les textes d'Ešnunna.

53 Les lettres d'Asqûdum montrent que les heurts politiques que l'on constatait à Mari entre « parti de la guerre » et « parti de la paix » à propos d'Ešnunna recouvraient en fait l'opposition entre ceux qui voulaient bien que se réinstallent les Benjamins et ceux qui s'y opposaient, retour qui avait de lourdes incidences sur les patrimoines constitués après la défaite des anciens alliés. Il ne nous est pas encore possible de savoir si les terres qui sont attribuées aux Bensim'alites qui doivent acquitter la *sugâgûtum* ont été prises aux Benjamins ; cf. L. Marti, *FM X*, passim.

de la loyauté des grands vassaux du Nord⁵⁴. On avait cependant appris, aussi, qu'il fallait garder la frontière du royaume au delà de ses limites immédiates comme le montre l'occupation de Hīt dans le Sud et le contrôle de Tuttul au delà de Halabīt.

Puisque Qaṭṭunân était en administration directe, sa protection passait donc par l'organisation militaire de la zone qui commençait à la région de Ṭābatum.

d) Une conception géopolitique plus large

Or, quelques mois plus tard, vers le milieu de ZL 5' = 6, la politique de Mari change du tout au tout : plutôt que de fermer la frontière à l'endroit où le Habur fait un coude, en s'appuyant sur Dêr qui est vraisemblablement le centre bentsim'alite le plus important dans le Nord, on s'en va occuper Nah(h)ur que les travaux de M. Guichard montrent se trouver dans le piémont sud du Taurus. Cela veut dire que le roi de Mari a désormais décidé de contrôler par l'arrière tous ses turbulents vassaux et que c'est l'ensemble de l'Ida-Maraş qui l'intéresse et qu'il veut dominer. Dans la foulée de cette politique on constate, d'ailleurs, qu'en ZL 9' = 10, soit au moment de l'attaque menée par les Élamites, il y a une garnison mariote à Ilân-şûrâ et que Yamsûm qui est le représentant local a le titre de *wakil mehrim*⁵⁵, ce qui doit avoir affaire avec l'exploitation du sel dans la région. Il faut donc penser que l'installation d'Itûr-Asdû n'a été qu'un des aspects d'une prise de possession économique et politique générale de la région.

Manifestement ce n'est pas Itûr-Asdû qui avait demandé qu'on lui constitue ce grand gouvernement (*šâpîṭûtum*) au Nord puisqu'il semble le regretter dans la suite de sa lettre, disant que la zone tampon à la frontière lui paraît une meilleure solution. De fait, il faut tenir compte de ce que la direction des affaires semble avoir changé grandement à Mari à cette époque clef. Au début de l'année ZL 5', la reine mère Addu-dûrî meurt et Šiptu prend de plus en plus d'importance⁵⁶ ; dans la seconde partie de la même année, le ministre Sammêtar meurt et on le voit par la suite remplacé par le tandem Šû-nuhra-hâlû et Habdu-Malik. Il est vraisemblable qu'Addu-dûrî et Sammêtar avaient jusque là beaucoup pesé sur la politique mariote⁵⁷ et le changement profond que l'on constate en ce domaine, de façon concomitante à leur disparition, ne peut pas être le simple fait du hasard⁵⁸. Quelqu'un a dû conseiller alors à Zimrî-Lîm « plus d'audace » et « d'aller de l'avant ».

54 Voir *OBO* 160/4, p. 200-201.

55 Cf. *ARM* XXVII 86-87, avec le commentaire, *ibid.*, p. 161 n. b).

56 Cf. *LPO* 18, p. 274-275. La reine-mère ne semble pas avoir été une chaude partisante de la guerre, multipliant les conseils de prudence à son royal fils ; en revanche, Šiptu semble avoir été beaucoup plus hardie : elle prend des présages qui parlent de triomphes guerriers et semble avoir eu un caractère beaucoup moins craintif.

57 On voit ainsi Sammêtar chargé de régler les affaires du Sindjar, à une époque où sa maladie avait déjà dû commencer et c'est à lui que Zimrî-Lîm faisait toujours appel pour discuter des affaires de Babylone alors qu'il était sur son lit de mort ; cf. *ARM* XXVI 276 : « Mon seigneur m'a envoyé le message suivant : "Une tablette m'est arrivée de Babylone ; viens que nous lisions cette tablette !" ». Le ministre lui rappelle que son médecin lui a interdit de bouger et que, pour cette raison, il n'avait pas assisté aux fêtes de Dêrîtum. On est alors à la fin de l'année. Il est ainsi vraisemblable que *ARM* XXVI 276 est une des dernières lettres, si ce n'est la dernière, du ministre à son roi.

58 Des luttes de parti prenaient place dans le palais de Mari. On connaît celle qui a divisé les accapareurs de terres benjaminites qui ne voulaient pas les rendre aux partisans de la paix (cf. n. OO). Un exemple en est à chercher dans *ARM* XXVI 74. On citera, en outre, un texte spectaculaire qui parle explicitement de l'affrontement entre deux clans de serviteurs majeurs dans le palais de Mari.

B. La période post-Mari : un retrait vers le sud

La présence d'Itûr-Asdû à Nah(h)ur a naturellement fait que Mari a participé à tous les conflits du Nord et cela a dû lui être de plus en plus difficile, vu ses engagements dans le Centre et le Sud-Irak.

Lorsque Mari est détruite, la situation s'est obligatoirement présentée de façon très différente. Nous ne savons pas comment la ville a été prise. Il est possible que l'attaque contre la capitale ait été soudaine, venant des troupes babyloniennes basées dans le Sindjar, mais Babylone ne semble pas avoir pu, ni voulu sans doute, s'attarder sur des positions si loin de ses bases. Le royaume de Hana qui succède à celui de Mari, et dont les princes descendaient peut-être de la famille royale de l'ancienne capitale, à en juger d'après leur onomastique et leurs références à Itûr-Mêr, a essayé dans un premier temps de maintenir la réalité territoriale qui constituait le domaine de Zimrî-Lîm *stricto sensu*, c'est-à-dire le long des deux axes principaux que constituaient l'Euphrate et le Habur.

a) Le maintien du royaume historique de Mari

Dominique Charpin dans *OBO* 160/4, p 356 sq. et p. 391 a synthétisé une nouvelle présentation de la dynastie de Terqa en distinguant, à la suite de A. Podany, des rois paléobabyloniens et d'autres, en fait, d'époque cassite. C'est contre les premiers que Samsu-ilûna aurait dans un premier temps fortifié Harâdum, selon D. Charpin, le roi de Terqa affrontant le roi de Babylone dans le Sûhum inférieur.

Au même moment, Qaṭṭunân est maintenu comme centre administratif de la région. C'est ce que montre un document récemment retrouvé par les fouilles japonaises à Tell Tabete et qui prouve que Qaṭṭunân est toujours le centre administratif de la région⁵⁹.

Ce texte est un don de terre sur le Habur daté du roi de Terqa Iṣi-Sumu-abi et il mentionne un certain Sumu-hammu, gouverneur (*šâpîṭum*) de Qaṭṭunân. À cette époque le royaume de Terqa contrôle donc encore tout le cours inférieur du Habur. D. Charpin a également supposé que le pouvoir de ce roi s'étendait jusqu'à Harâdum puisqu'un des textes de cet endroit est daté de lui. L'étendue de son royaume représente donc bien celle de l'administration directe de Mari sous Zimrî-Lîm, quoique l'on ne sache rien de Tuttul.

Yadih-Abum qui a succédé à Iṣi-Sumu-abum garde encore le contrôle du Habur, car M. Guichard avait bien vu qu'il a reconstruit le temple d'Annunîtu de *ṭâ-ba-tim*^{ki} ; ce roi est de plus attesté désormais à Tell Tabete. La défaite est venue lorsque Samsu-ilûna a vaincu Yadih-abum en 1722.

D'après le document original de Ṭâbatum, le gouverneur de la région résidait toujours à Qaṭṭunân. C'est la preuve que le noyau urbain sur le Habur, l'endroit où continuent à siéger les autorités politiques de la région, est toujours formé par la zone Qaṭṭunân-Ṭâbatum. À ce moment là, semble-t-il, il y a affrontement entre les forces d'Alep et celles du Sindjar pour la suprématie en Haute-Djéziré. Même si Terqa ne semble plus vouloir, ou pouvoir, intervenir

59 Cf. Yamada, « A Preliminary Report on the Old Babylonian Texts from the Excavation of Tell Taban in the 2005 and 2006 Seasons... », *al-Rāfidān* 29, 2008, p. 47-62.

en Haute-Djéziré, elle est toujours à ses portes. Il faut en déduire que le Haut-Pays n'a pas perdu son importance pour l'État euphratique et qu'il convient de le surveiller de près ; de la même façon, Qaṭṭunân devait toujours être, comme à l'époque de Mari, le lieu d'où l'on observait ce qui se passait dans le Sindjar.

b) La fondation de Dûr Yagîd-Lîm

La création de Dûr Yagîd-Lîm prend donc place dans une zone où il n'y a manifestement que des gens ou des troupeaux qui passent à l'époque de Mari, et où il semble sûr qu'il n'y a que des établissements humains de faible importance, d'ailleurs, dénommés par des anthroponymes, en référence sans doute à des réalités tribales⁶⁰. Cette fondation est, en fait, du point de vue de la politique euphratique, l'indice d'un repli : on abandonne la surveillance de la frontière du Nord et l'on replie le centre administratif bien plus à l'aval, très certainement parce que ce n'est plus de la Haute-Djéziré ni même du Sindjar que l'on veut se protéger, mais d'une menace qui se trouve plus à l'Est et qui est à même d'intervenir sur le Habur, bien à l'aval de Qaṭṭunân.

– À l'époque moyenne, la création du Mitanni exclut totalement une intervention directe d'une puissance euphratique, beaucoup trop faible pour maintenir une influence au Nord ; d'autre part, il semble que les deux grands États du Sindjar à l'époque amorrite aient perdu définitivement toute leur importance à l'époque ultérieure : Andarig et Kurdâ ne sont plus que faiblement mentionnés par nos sources, surtout en comparaison avec la place que ces villes tiennent dans la documentation mariote.

Dans KAJ 106 : 12, Deller a lu le toponyme *an-da-rig*, mais le contexte convient-il vraiment à l'Andarig, telle que nous la connaissons depuis les archives de Mari ?

1 šu-ši 6 anše 67 qa še, *i-na giš-bán ša hi-bur-ni, ša é-kál-lim, ša šu* ¹ *a-šur-en-dingir-meš-ni*, en *pa-hi-te ša uru* ⁴ *a-šur, i-na ugu* ¹ *eh-li-ya, dumu al-gu-za, ha-zi-a-ni, ša uru* ⁴ *a-šur, a-na kur₆-at 70 erin₂-meš kaš-ši-e, ša i-na u₄-mi lugal, giš-má-meš ma-da-te, iš-tu a-ab-ba ú-ta-e-ra-ni, i-na uru an-da-SU, ša 6 iti-u₄-meš, ta-ad-na-áš-šu*

« 66 ânées et 67 qa de grain, selon la mesure du (*bît*) *hiburni* du palais, qui relèvent d'Aššur-bêl-ilâni, le *bêl pahîte* de la ville d'Aššur, à la charge d'Ehliya, fils d'Alguza, le "maire" de la ville d'Aššur, pour les rations de 70 Cassites : c'est ce qui lui a été donné au jour où le roi a fait revenir de la Mer (= Golfe persique ?/Pays de la Mer ?) de nombreux bateaux, dans la ville de A., représentant (les dépenses de) 6 mois complets. »

AndaSU devrait être une ville de garnison proche d'Aššur, même s'il n'est en soi pas impossible qu'y aient été relogés des gens en provenance d'Andarig ; il pourrait aussi s'agir d'une graphie pour la ville *uru da-ri-ga*, attestée par I-R 29, 48 comme une de celles qui se sont révoltées contre Šamsi-Addu V et qui, d'après l'énumération, se trouverait sur le Zab inférieur.

Pour la ville de Kurdâ, il existerait des attestations en plus grand nombre. Ainsi dans VS 19 47 : 51, est-il encore mentionné un palais de Kurda :

36 anše še-um-meš 90 lú *i-ši-du*, 40 udu 3 sig_s *-tu ša é-te, ha-ši-me i-na ugu* ^{ld}30-pap, *ik-ka-ri é-kál-lim ša uru kur-da*

60 Cf. BBVO 20 sous presse.

– En fait, la fondation de Dûr Yagîd-Lîm ne se comprend que si cette ville doit s'opposer à une montée en puissance d'Aššur qui entreprend de contrôler ou de créer la route qui la mènerait jusqu'au Habur par la zone qui traverse le wadi Ajij et à partir de laquelle elle pourrait rejoindre l'Euphrate. La nécessité d'une telle route se serait imposée à un moment où la création du Mitanni aurait empêché qu'Aššur puisse traverser la Haute-Djéziré et aurait cherché d'autres routes vers l'Ouest, soit vers l'amont euphratique (Emar et Carkémish), voire la Côte Ouest elle-même.

À ce même moment, la fondation de Dûr Igîd-Lîm aurait eu pour objet de stopper l'avance assyrienne qui recherchait une extension dans une région hors contrôle des Mitanniens, ce qui était le cas dans la région au sud du Sindjar.

Ce serait donc la constitution du Mitanni, la poussée d'Aššur et l'exploitation de la transversale Aššur-Habur qui ont dû entraîner la fortification de Dûr Yagîd-Lîm qui portait bien son nom de poste frontière. La conséquence de cela a dû être la déchéance de Qaṭṭunân qui ne devait plus être que la Qaṭni documentée ultérieurement : elle a dans l'affaire perdu son statut de métropole régionale. Dûr Yagîd-Lîm où s'était repliées les autorités administratives devait devenir le nouveau centre, lequel a dû très vite devenir le but des entreprises guerrières des Assyriens qui devaient le conquérir, faute de perdre toute motivation à exploiter la route Aššur-Habur. Cela réalisé, c'est à Dûr Yagîd-Lîm qu'ont dû être transportées les structures administratives de Umm-^cAqrabē.

Les informations pour la création de Dur Katlimu et la compréhension des motivations pour son occupation peuvent donc se trouver à Umm-^cAqrabē, les deux centres devant être d'abord antagonistes, puis complémentaires. Le nom même du site nous ramène nettement vers l'époque cassite puisque la première attestation de Dûr-Yagîd-Lîm est de l'époque de Hammu-rabi de Terqa et qu'il semble que ce soient les princes terquéens, Išar-Lîm et Yagîd-Lîm, qui fondèrent des villes à leur nom dans cette région au sud de Qaṭṭunân.

Pour la date de la fondation de Dûr Yagîd-Lîm, voici ce que l'on pourrait aujourd'hui proposer : le roi de Terqa (ou de Biddah⁶¹ ?) Qiš-Addu mentionne sur des tablettes de son règne Baratarna et Šauštatar (?), selon O. Rouault⁶², ce qui mettrait ce prince aux environs de 1500, alors que les rois Išar-Lîm et Yagîd-Lîm qui le précèdent seraient du XVI^e siècle. À cette époque, celle de l'établissement du Mitanni, qui semble alors avoir été parcouru par diverses hordes sous commandement non unifié, dont l'une devait être dirigée par Šutarna, fils de Kirta, la situation dans la Haute-Djéziré a dû être suffisamment troublée pour que les Euphratéens se replient jusqu'à l'emplacement de ce qui devait devenir Dur Katlimu, évacuant tout le nord du Habur inférieur pour mettre une zone tampon entre les bandes hurrites et eux, tandis que les Assyriens entreprenaient pour continuer leur mouvement vers l'ouest (le royaume amorrite d'Alep existant toujours à l'époque) de passer par le Habur. C'est vraisemblablement un dynaste assyrien du XVI^e siècle avant notre ère qui est venu s'installer à Umm-^cAqrabē.

61 Cf. A.H. Podany, *JCS* 43-45, 1991-1993, p. 61.

62 « Cultures locales et influences extérieures : le cas de Terqa, *SMEA* 30, 1992, p. 247-256.

c) Capitale régionale ou citadelle contre l'Ouest ?

On peut donc se demander si Dur Katlimu était vraiment perçue, au moins à l'arrivée des Assyriens, comme la capitale de l'Ouest, ou comme un bastion avancé d'Aššur vers l'Ouest. Autour de cette métropole régionale s'était constituée une riche province qui devait servir à contrôler une des deux routes transversales naturelles de l'Ouest en Est, celle justement que suivra plus tard Alexandre dans sa marche vers Babylone et contre les grandes capitales perses, celle que Tukulti-Ninurta II devait venir reconnaître en remontant l'Euphrate qu'il avait gagné par le sud depuis Aššur.

Lorsque son histoire se termine, cette province était loin du cœur de l'empire qui devait subir les coups de boutoir majeurs des adversaires de l'Assyrie préoccupés avant tout de détruire les centres névralgiques de la puissance belliciste qui avait plié si longtemps le monde à son pouvoir : en ce sens, Harrân devait être détruite de la même façon qu'Aššur, Kalhu ou Ninive. Si Dur Katlimu ne l'a pas été, c'est sans doute parce qu'elle était en retrait, ou, aussi, parce qu'elle n'avait rien à voir avec eux et qu'il s'agissait, sous le vernis de l'administration et des pratiques sribales assyriennes, d'une population totalement araméenne ; elle se considérait comme rattachée normalement aux frères qui venaient de reconstituer ce qu'il est convenu d'appeler, pour des raisons bien plus philologiques (langue des documents) que de réalisme ethnique (civilisation), le « royaume néobabylonien ». La persistance des graphies et des formulaires assyriens alors que les documents font référence aux monarques néobabyloniens est sans doute une simple affaire de perpétuation des habitudes sribales.

* * *

Le Habur représente la route qui relie l'Euphrate à la Haute-Djéziré : c'est celle des conquérants venus de l'Ouest et de l'Est : c'est par là que sont passés aussi les Bensim'alites de Yagîd-Lîm, père de Yahdun-Lîm, les bandes de Bannum et de Qarnî-Lîm qui reprirent Mari à Yasmah-Addu, sans doute les armées de Hammu-rabi de Babylone venant conquérir Mari.

Les archives de Mari montrent l'existence d'un *no man's land* important entre l'actuel tell Faghdami et le confluent du Habur avec l'Euphrate. Il est vraisemblable que c'est un fait qui a dû perdurer tout le III^e millénaire jusqu'à plusieurs générations après la chute de Mari amorrite.

On peut mesurer aujourd'hui à quel point la région de Qaṭṭunân, qui semble avoir été tenue pour riche et de plein rapport, était en symbiose économique et humaine avec la Haute-Djéziré ainsi qu'avec le Sindjar. Son extension à Ṭâbatum semble avoir constitué la véritable plaque tournante Est-Ouest.

Pour l'époque de Mari, posséder cette région agricole prospère représentait une façon normale d'étendre le royaume ; c'était aussi le marchepied pour intervenir dans le Haut-Pays jusqu'au Taurus. Tout dépendait en fait de l'ordre politique qui régnait en Haute-Djéziré : si rien ne peut être dit pour l'heure en ce qui concerne le III^e millénaire, au temps des archives de Mari, on voit des situations différentes au moment d'un grand royaume d'Ašnakkum, de l'extension momentanée d'un royaume de Qâ et d'Isqâ, ou lorsque Mari envisage l'établissement d'un glacis défensif ou décide au contraire de porter son influence bien plus au Nord.

Après la chute de Mari et la constitution de la Haute-Djéziré en territoire indépendant, lorsque s'instaurent des monarques mitanniens, la décision semble avoir été prise d'évacuer Qaṭṭunân, trop avancée, pour se replier à ce que l'on connaît aujourd'hui comme Dur Katlimu, plus protégé, et, en même temps, à un endroit d'où l'on pouvait contrôler la percée médioassyrienne en direction du Habur pour contourner une Haute-Djéziré hostile et continuer à pratiquer une route vers l'Occident.

Qaṭṭunân et Dur Katlimu représentent ainsi deux façons de comprendre ses rapports avec le Nord pour un État sis sur le Moyen-Euphrate, jusqu'à ce que l'installation des Assyriens à Dur Katlimu leur donne les moyens d'assurer leur présence et leur pénétration vers le Sud-Ouest.